
FRANZ LISZT

ET LA PRINCESSE DE BELGIOJOSO

LETTRES

Franz Liszt et la princesse Cristina di Belgiojoso ont entretenu pendant de longues années des relations affectueuses. L'orientation de leurs destinées, les champs où s'exerçaient leurs activités, et qui étaient différents, imposèrent à ces relations bien des intermittences. Mais la mutuelle et ardente inclination qui en fut l'origine en assura la durée, et survécut aux éloignements prolongés des dernières années.

Sans qu'il puisse être question ici d'une étude comparative de ces deux figures, qui d'ailleurs, par leur diversité, ne s'y prêteraient guère et dont, au surplus, l'histoire a fixé définitivement le dessin, qu'il nous suffise de rappeler que bien des affinités les rapprochaient. Le même souffle romantique avait animé Liszt et la princesse. Sans doute, chez l'une, la fièvre de l'époque exaltait-elle surtout le patriotisme un peu théâtral mais si agissant, qui en a fait une des prêtresses du *Risorgimento* italien, et qui lui a valu la récompense nationale d'un monument élevé à sa gloire, en 1914, dans sa ville natale. De l'autre, on sait que ses nobles aspirations tendaient, avant tout, vers l'art auquel sa puissance créatrice a ouvert des voies nouvelles et qu'il a enrichi de monuments impérissables. Mais la source du fécond enthousiasme qui tous deux les inspire est la même : le culte de la beauté, de la grandeur, du désintéressement. Si les offrandes qu'ils apportent à ce culte n'ont pas une égale valeur, une égale pureté, si la

pureté, si la beauté morale de Liszt ne se voile jamais d'un nuage, il faut reconnaître que, pour la princesse de Belgiojoso aussi, l'élévation du sentiment est le mobile dominant de la pensée et de l'acte.

Et puis, quelle force d'attraction et de rapprochement l'art miraculeux de Liszt ne devait-il pas exercer sur ces deux natures également sensibles et vibrantes ? La princesse Belgiojoso adorait la musique. Elle en possédait même une bonne technique, ayant, toute jeune en Italie, travaillé le piano avec Bellini, protégé de sa mère, et le chant avec la Pasta. La musique conduisit naturellement la princesse vers Liszt, qui non moins naturellement fut accessible à la séduction gracieuse et intelligente d'une auditrice, d'une interlocutrice de cette qualité. On sait du reste le rôle que joua la musique dans le salon devenu bientôt célèbre que la princesse ouvrit, à Paris, rue d'Anjou-Saint-Honoré. Bien des littérateurs les plus célèbres de l'époque y fréquentaient, mais aussi Rossini, Meyerbeer, Bellini, Liszt, et le mercredi, jour de gala, y était consacré à des concerts à l'éclat desquels contribuait, ajoutons-le, le talent remarquable de chanteur du prince Émile de Belgiojoso, mari de la princesse, infidèle, mais ramené de temps en temps au bercail. Faut-il dire que les brillantes exécutions de Liszt ne formaient pas le moindre attrait de ces réunions, lorsque ses courts séjours à Paris lui permettaient d'y assister ?

Quand et comment Liszt et la princesse de Belgiojoso se sont-ils connus ? Nous ne pouvions sur ce point apporter de précision. Il est vraisemblable que les relations ont commencé entre eux par l'intermédiaire d'un des nombreux amis qu'ils avaient en commun : les frères Scheffer, Musset, Henri Heine, Ballanche, etc., et cela vers les années 1832-1833. Ce qui est certain, c'est qu'en 1835 Liszt était en rapport avec les Belgiojoso (1). On sait en effet qu'à Genève, où Liszt et M^{me} d'Agoult venaient de s'établir, fut organisé, le 3 octobre de cette année, par le prince de Belgiojoso et par le violoniste Lafont, au profit des émigrés italiens, un concert auquel Liszt participa.

(1) M. le marquis Aldobrandino Malvezzi, qui vient de consacrer un remarquable ouvrage à la princesse de Belgiojoso (*Christina di Belgiojoso*, 3 volumes. Trèves éditeur Milan), pense qu'ils se sont connus en 1831 dans les réunions saint-simoniennes qu'ils fréquentaient tous les deux. C'est une hypothèse.

Il retrouva la princesse à Paris, lorsqu'il y revint au printemps de 1836. Intéressé par la renommée naissante d'un pianiste inconnu jusque-là, Sigismond Thalberg, et que certains, notamment Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles, célébraient à l'envi, Liszt voulait juger sur place de la valeur du rival qu'on lui préparait. Thalberg avait quitté Paris lorsque Liszt y arriva en mai 1836. La rencontre était manquée, mais l'occasion pour Liszt de confirmer son existence musicale ne devait pas être perdue. Évitant toutefois l'apparence qu'il eût une démonstration à faire de sa supériorité par des auditions publiques, il se borna à quelques concerts privés dans les salles Érard et Pleyel. Ces soirées réveillèrent l'enthousiasme de ses admirateurs, parmi lesquels Berlioz, qui écrivit à ce sujet un article célèbre. Elles provoquèrent, en revanche, les réactions ardentes des amis de Thalberg, et dès lors fut instauré dans le monde musical un grand débat sur les mérites réciproques des deux pianistes.

Dans ce débat la princesse de Belgiojoso, qui avait assisté aux soirées chez Érard et Pleyel, prit parti avec sa vivacité coutumière pour Liszt contre Thalberg. Liszt lui-même l'apprend à M^{me} d'Agoult dans la lettre qu'il lui adresse le 22 mai 1836 : « J'ai vu Principessa. Elle est toujours charmante pour moi, ne me comparant à qui que ce soit et se moquant des Thalbergeois. » Et plus loin : « Principessa, qui s'est définitivement constituée mon défenseur admiratif, veut me faire dîner avec l'abbé Cœur (1). »

Des liens étroits se créèrent ainsi entre Liszt et la princesse. Sans doute les voyages perpétuels de Liszt, la vie un peu vagabonde aussi de la princesse y apportèrent-ils quelque relâchement. Ils ne les dénouèrent pas. Les deux amis, se voyant peu, s'écrivirent, et si dans l'échange de leurs lettres ils n'observent pas une grande régularité, — des années souvent en marquant l'intervalle, — le sentiment qui les rapproche est toujours le même, de fidélité affectueuse au passé ; il s'exprime notamment par le regret que les communications entre eux soient si rares. Le silence ne paraît s'être fait complet entre Liszt et la princesse que dans les dernières années de l'existence de la princesse.

(1) *Correspondance de Liszt et de M^{me} d'Agoult*, tome I, pages 163 et 166 ; Grasset.

Nous donnons ici quelques extraits des lettres qu'échangèrent, entre 1837 et 1840, les deux correspondants.



Pendant l'automne de 1837, la princesse de Belgiojoso est en villégiature à Versailles. Liszt, après son séjour à Paris, a reçu l'hospitalité de George Sand à Nohant. Il en part avec M^{me} d'Agoult, en juillet 1837, et, après diverses stations en route, il se fixe sur les bords du lac de Côme et à Milan. De Bellagio, il se rappelle au souvenir de la princesse par une lettre qui nous manque et à laquelle celle-ci répond.

La princesse de Belgiojoso à Liszt

Versailles, 6 novembre 1837.

Je suis charmée que vous vous plaigniez de moi. Je vous ai écrit cet été ; vous avez été très longtemps sans me répondre ; enfin, vous l'avez fait pour me parler d'affaires, et sans paraître y trouver grand plaisir. J'en ai conclu que vous aimiez autant ne pas recevoir de lettres que d'y répondre, et j'ai gardé un silence, comment dirai-je ? digne ? pas le moins du monde ; piqué ? non plus. Enfin, un pauvre petit silence sans adjectif. Maintenant, voilà que vous m'avertissez que je ne vous écris pas. Eh ! je le sais bien, et je ne demande pas mieux que cela finisse. Ainsi donc, me voilà.

En recevant votre lettre timbrée de Bellagio, je me demandais de qui elle me venait. Je passais en revue les heureux habitants de ces rivages qui, dites-vous, parlent de moi, mais qui ne m'écrivent guère, et je me figurais les uns et les autres, tout en tenant ma lettre fermée à la main, la regardant avec plaisir, presque avec tendresse, et pourtant ne me souciant guère de l'ouvrir. J'ai enfin reconnu l'écriture et je me suis retrouvée à Paris. Vous avez fait cesser le charme et sauter le cachet. Merci.

Vous êtes bien heureux de courir les montagnes de Como. Mais vous n'appréciez pas ce bonheur comme je l'apprécierais si j'y étais à votre place. Vous ne connaissez pas chaque maison, chaque arbre, chaque sentier pour les avoir vus cent fois et toujours d'un peu plus haut. Vous n'avez

pas parcouru ces lieux, surveillé d'abord par les formidables gardiens de votre enfance, qui vous permettaient une route et vous interdisaient les autres. Vous n'y avez pas fait plus tard les premiers essais de votre indépendance. Enfin, vous ne les savez pas par cœur, et, dès lors, vous ne les aimez pas. Si je vous croyais aussi raccommoqué que moi avec le genre pastoral et innocent, je me donnerais carrière sur tous les recoins du lac de Como, mais vous finiriez par me trouver naïve et, qui plus est, ennuyeuse...

Vous savez, sans doute, toutes les nouvelles ou cancons du jour. Si vous ne les savez pas, je vous en fais mon compliment. Tâchez pourtant d'apprendre l'histoire de Koreff (1). Les élections vont leur train. C'était hier, c'est aujourd'hui, ce sera peut-être demain. Qu'est-ce que cela me fait ? Quels sont les députés ? Je n'en sais rien. Candia est engagé au grand Opéra pour cinq ans. Serait-ce que la gloire de Duprez commence à s'obscurcir ? Bien au contraire, Duprez est toujours le premier des hommes, mais on engage Candia pour placer les capitaux de M. Duponchel. Strauss est arrivé avec ses vingt-quatre violons. Mon mari l'a entendu et il en est ravi. Il admire surtout l'air tranquille des vingt-quatre violons, qui n'ont pas du tout l'air inspiré, ce dont il faudrait leur savoir bien bon gré s'ils étaient Français.

Je suis à Versailles pour faire semblant de n'être pas à Paris, c'est un fait. J'y ai loué une petite bicoque où il fait grand froid. Je me promène à cheval. Je m'enferme dans un petit cabinet où je n'ai pas assez de place pour me retourner. J'y suis seule, j'y lis, j'y pense et j'y puise de la patience, qui est la chose la plus nécessaire pour vivre ou pour mieux que cela. Quand j'aurai fait mes provisions, je rentrerai à Paris avec mon régiment...

Vous vous plaisez à Milan ? Je suis trop bonne Milanaise pour m'en plaindre. Si vous vous partagiez entre Milan et Paris, je n'aurais pas le plus petit mot à dire. En attendant que vous preniez ce sage parti, je me recommande à votre souvenir. Vous me demandez un peu de mon amitié, et je vous donne la bonne mesure.

(1) Médecin allemand installé à Paris. Aventurier intellectuel mêlé au monde artistique et littéraire (1788-1851).

Liszt à la princesse de Belgiojoso

Côme, 15 décembre 1837.

Je ne sais vraiment pas, belle Princesse, comment j'ai pu vous écrire une aussi sotte lettre pour vous suggérer une conclusion du genre de celle que vous me dites. En thèse générale, sans doute, j'aime mieux ne pas recevoir de lettres pour n'avoir pas l'ennui d'y répondre. Mais qu'ont à faire les thèses générales quand il s'agit de vous, de vous qui êtes née dans l'exception, et qui, quoi que vous fassiez, bon gré mal gré, mourrez dans l'exception ? N'en parlons donc pas davantage, et qu'il soit entendu et convenu une bonne fois que vous m'écrirez comme et quand vous pourrez, mais qu'enfin vous m'écrirez toujours, ne serait-ce que pour me dire que je suis insupportable, détestable, etc.

Je vous dirai maintenant que je fais un petit personnage à Milan, ce qui au fond ne me déplaît pas. Grâce à la présence de Rossini, la vie musicale de ce pays n'est plus sans quelque intérêt pour moi. Je ne sais pourquoi je me sers de ce mot « vie musicale », car, en réalité, il n'y en a guère plus que de vie politique ou littéraire. Il y a Rossini que je vois fréquemment, et voilà tout. Il y a aussi Hiller et Paër, qui sont d'anciens amis pour moi. « Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. » Je me trompe cependant, et j'oublie Pompeo Belgiojoso, qui est certes la plus belle, la plus suave basse-taille que nous connaissions. Je voudrais pour beaucoup que l'exemple de Candia et quelques dettes (vous voyez combien je suis charitable dans mes souhaits) le déterminassent à entrer dans la carrière d'artiste. Mais peut-être qu'alors il se gâterait. Au lieu de chanter en grand seigneur comme il le fait maintenant, il brillerait en homme de métier ; ses fautes, ses négligences cesseraient d'avoir une certaine grâce. Il faudrait qu'il devienne « vocalisateur », et tout le charme serait détruit.

Rossini reçoit tous les vendredis. On fait beaucoup de musique d'ensemble chez lui. C'est une chose admirable de voir quel soin, quelle peine il prend pour faire répéter deux ou trois fois pendant la semaine les chœurs et même les solos du vendredi. J'avoue que je ne comprends rien à cette

condescendance du grand homme. A sa place, je me garderais de cet excès de complaisance ; je mettrais les pieds sur les chenets, et j'enverrais paître les « musicailleurs » et les sots, qui abondent dans son salon comme ailleurs.

Dimanche dernier, j'ai donné mon concert à la Scala. La soirée a été très brillante : j'ai empoché bon nombre de *zwanziger* (résultat positif), et l'assemblée a paru plus que satisfaite de mes tours de chien savant. Je ne quitterai certainement pas Milan sans donner encore deux ou trois concerts. La prochaine fois, je jouerai votre morceau des *Puritains* (que plusieurs éditeurs ont regravé ici sans la faute de dédicace), et aussi le *Hexaméron*, titre définitif du morceau monstre...

La princesse de Belgiojoso à Liszt

Paris, 19 janvier 1838.

C'est moi, cette fois, qui suis dans mon tort ; celui de ne pas vous écrire est bien réellement *mon* tort, puisque c'est un tort envers moi-même. Vous savez comment Paris est bâti. On s'y terre, on a une foule de devoirs dont on n'avait jamais entendu parler avant d'y arriver, une multitude de plaisirs qui vous assomment d'ennui, et on vit peu avec soi-même, point avec les personnes qui conviennent. En recevant votre lettre, je voulais vous répondre tout de suite, mais je me suis souvenue que j'avais un arriéré de trois ou quatre réponses à faire, et qu'un bon moyen pour me les arracher, c'était de ne pas me permettre de vous écrire avant d'avoir balayé les obligations. J'ai tenu bon, et plusieurs personnes ne se doutent pas qu'elles vous doivent une réponse qui s'est fait attendre, à la vérité, et qui, sans vous, pouvait bien ne jamais voir le jour. Quant à vous, les mêmes raisons pour faire des pauses de quelques mois à votre correspondance vous manquent...

Vos succès milanais me charment et ne m'étonnent pas du tout. Ce n'est pas pour vous que je dis cela, mais pour mes compatriotes. Au bout du compte, ce n'est pas pour rien que les Milanais et moi sommes du même pays. Si vous restiez à Milan jusqu'à la fin du printemps vous pourriez

bien m'y voir, car, en effet, j'ai le projet d'y faire une courte apparition. J'ai des affaires qui me font l'honneur de croire que je les avancerais (ce dont je doute fort), et surtout j'ai des amis, amies et parents que je voudrais voir, crainte qu'ils ne meurent ou moi. Je suis dans l'âge où l'on sait que la mort est un événement assez ordinaire. Il est donc probable qu'à la fonte des neiges on me verra à Milan. Mais n'en parlez pas, car ceci n'est encore qu'un projet avec lequel je m'endors dans les jours gris. Je voudrais bien vous retrouver à Milan, et je n'y compte pas du tout. Vous serez à Florence ou à Constantinople quand j'arriverai à Milan ; mon sort est assez taquin pour cela. Votre aversion pour Paris en est une preuve.

Vous voulez que je vous donne des nouvelles de Paris. D'abord, je vous dirai que, nous aussi, nous avons notre musique sérieuse ; les mardis nous nous barricadons et nous ne laissons entrer qu'un violon, une basse, une contrebasse, un alto, une flûte et une clarinette, Hermann, ma sœur et moi, mon mari quelquefois, une dame qui chante bien quelquefois aussi ; et nous faisons de la musique très considérable. Beethoven, Weber et Schubert y passeront, Hummel aussi. Vous ne vous doutez pas que ma sœur et moi nous savons faire autre chose que la gamme, tellement vous nous intimidez. Demandez plutôt à Hermann ; mais vous le soupçonnez de partialité à mon article ; alors tenez-vous-en à ce que je vous dis et soyez sûr que je suis très forte. Hermann donne des leçons à Éleuthère. Le pauvre petit homme est toujours bon garçon, il fait quelques progrès, et, quant à la vanité, je ne crois pas qu'elle augmente. Il est obligeant, serviable, faisant le tour de Paris pour une épingle, enfin toujours le même quoique un tout petit peu plus grand.

Je n'ai presque pas vu M. de Musset, qui travaille, à ce qu'il prétend. Je le croirais assez, à en juger par de charmants petits contes de lui qui paraissent de temps en temps dans la *Revue des Deux Mondes*.

En revanche, je ne vois plus souvent Heine, qui a, dit-il, repris sa liberté. Vous savez que j'ai toujours soutenu que le satanique Heine était un bon diable. Je persiste, et je lui sais gré d'avoir été de tout temps à peu près le même pour moi, malgré certains petits manèges au moyen desquels on a tenté de m'en faire un ennemi. On a fait fiasco et, sauf quelques

quolibets, je suis persuadé que Heine ne me ferait aucun mal pour beaucoup...



Liszt et M^{me} d'Agoult quittèrent le lac de Côme et Milan en mars 1838, pour se rendre à Venise. C'est de là que, ayant appris par les journaux les désastres survenus en Hongrie à la suite des inondations du Danube, Liszt partit pour Vienne et y donna des concerts au profit des sinistrés. Il écrit de Vienne une longue lettre à la princesse.

Liszt à la princesse de Belgiojoso

Vienne, 13 avril 1838.

Cette fois, je ne me plains pas. Vous m'avez écrit la plus « excellente » et la plus charmante des lettres. Je vous en remercie vivement. Aussi bien, n'avez-vous pas tort de me garder votre amitié qui me devient de plus en plus précieuse. Avant tout, une question : Allez-vous décidément à Milan, et quand ? Luigi et Antoine (ou bien Gigi et Tonino, si vous aimez mieux), que je suis décidé à rencontrer partout où je vais, à Venise comme ici, me disaient hier encore qu'ils ne savaient mot de votre retour. D'autre part, le secret de votre voyage, que vous m'avez recommandé et que j'ai stoïquement gardé, est devenu vraiment le secret de la « Comédie » à Milan. Le lendemain de votre lettre, plus de trente personnes m'ont abordé à la Scala : « Eh bien ! savez-vous la grande nouvelle ? La princesse B... vient ici. » J'ai beaucoup fait l'étonné, comme bien vous pensez et, pour plus de sincérité, j'ajoutais même que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire « relativement » à quelques affaires de musique (voyez ma fatuité), mais que vous ne me disiez absolument rien de vos projets de voyage. Maintenant, permettez-moi de vous dire : puisque vous avez déjà retardé votre voyage, pourquoi ne tarderiez-vous pas encore deux ou trois mois afin d'être à Milan à l'époque du couronnement de Sa Majesté ? (Il est vrai que j'ai un intérêt trop direct pour être parfaitement impartial, car, à cette époque, il me serait facile de retourner à Milan, tandis que cela ne me sera guère possible avant, pour le moins.)

Il me semble que vous trouveriez plus d'agrémens alors : ce sera passablement curieux, somme toute. On pourra largement s'amuser comme tout le monde et aussi de tout le monde, ce qui n'est pas le plus mauvais de l'affaire. Bref, tâchez de venir au mois d'août ou septembre, je m'en réjouirais tant...

Connaissez-vous la marquise Trivulzio ? Je sais que vous avez heureusement été privée du bonheur de jouir d'une conjugalité, délicieuse sans doute, avec le long marquis. Quant à sa femme, elle a certainement du charme et de l'élévation d'âme. Du moins m'a-t-elle toujours fait cette impression. Malgré sa tristesse et sa rêverie presque constante, il n'y a rien de banal. Ensuite, ce qui m'a surtout attaché à elle (la pauvre femme n'en sait absolument rien), c'est une certaine analogie, éloignée peut-être, avec quelqu'un dont je ne vous parle jamais...

La princesse de Belgiojoso à Liszt

Versailles, 2 mai 1838.

... Mon voyage à Milan est retardé. Ne dites à personne pourquoi. Mais j'ai su, de science certaine, que j'éprouverais des difficultés pour repartir de Milan. On m'a indiqué les démarches que j'avais à faire pour obtenir toute sûreté, et j'en attends maintenant le résultat. Combien de temps l'attendrai-je ? Je l'ignore et je me console de ce que ce ne sera peut-être pas avant l'époque du couronnement, en pensant que j'aurai alors quelque chance de vous rencontrer.

J'ai fait votre commission à Hermann, qui m'a dit vous avoir écrit sans obtenir de réponse, et en avoir conclu qu'il vous écrivait trop souvent. Il vous est toujours fidèle, et je crois qu'il ne demanderait pas mieux que d'être en correspondance avec vous. Je crois qu'il ne fait pas mal ses petites affaires. Il a beaucoup de leçons. Les pensions de demoiselles le considèrent encore comme le jeune Hermann, et le préfèrent en cette qualité à des maîtres qui auraient barbe au menton. Il accompagne aussi quelques chanteurs ou chanteuses, tels que Candia et M^{lle} Kemble ; enfin, il fait son petit chemin. Ma sœur est allée rejoindre son mari dans l'Albigeois. Qu'est-elle allée faire dans cette galère ? Ma foi, demandez-

le-lui. Si elle m'avait crue, elle n'y serait pas retournée de sitôt, mais les blondes aux yeux bleus ont une volonté inébranlable. M. d'Aragon est toujours dans le même état, qui se prolongera d'ailleurs aussi longtemps qu'il le voudra ainsi. Mes deux petites personnes entrent dans la catégorie des grandes. Malgré la vie retirée que je leur ai fait mener cet hiver, elles ont pointé. Elles sont belles, gaies. On plaît à l'une et l'autre veut plaire ; c'est plus qu'il n'en faut pour me mettre aux champs.

Les autres personnes que vous connaissez, et moi aussi, vont leur train ordinaire. M. Quinet est parti pour les environs de Lyon, après avoir publié son *Prométhée*, qui n'a pas eu de succès. Heine fait des articles dans *la France musicale*. M. de Musset se brouille avec M^{me} Jaubert...

On a donné un opéra d'Halévy (*Guido et Ginevra*), qui est assommant. On répète, je crois, un opéra de Berlioz au grand Opéra et un opéra du fils de Boieldieu à l'Opéra-Comique.



L'année 1839 est la dernière que Liszt et M^{me} d'Agoult passent en Italie. Ils se sépareront, en octobre, à Florence, Liszt commençant la longue série de ses tournées artistiques en Europe, M^{me} d'Agoult rentrant à Paris dans une vie nouvelle. En attendant, ils séjournent d'abord à Rome et dans ses environs, puis à Lucques et à San Rossore. Pendant ce temps, la princesse est en Angleterre, où elle a loué un petit château à Kenilworth. Quelques lettres s'échangent entre elle et Liszt.

Liszt à la princesse de Belgiojoso (1)

Albano, 4 juin 1839.

... Quelques numéros de la *Gazette* ou *Revue musicale*, qui me sont tombés par hasard entre les mains chez un de mes amis russes (car, dans cette bienheureuse patrie des arts et de la musique en particulier, vous pensez bien qu'il n'y a personne d'assez sot pour dépenser 30 francs d'abonnement à la *Revue musicale*), m'ont appris que vous aviez décidément élevé autel contre autel et fait retentir de magni-

(1) Cette lettre a été publiée par La Mara, *Liszt's Briefe*, t. I, p. 24.

fiques harmonies votre charmant salon. J'avoue que c'est là, peut-être, le seul regret de mon hiver. J'aurais tant vivement voulu être là, vous admirer, vous applaudir ! Plusieurs personnes qui ont eu le bonheur d'assister à ces soirées si choisies m'en ont parlé avec ravissement.

Quel contraste avec les ennuyeux « soliloques musicaux » (je ne sais quel autre nom donner à cette invention de ma façon), dont j'ai imaginé de gratifier les Romains, et que je suis capable d'importer à Paris, tant mon impertinence devient incommensurable ! Figurez-vous que, de guerre lasse, ne pouvant parvenir à composer un programme qui eût le sens commun, j'ai osé donner une série de concerts à moi tout seul, tranchant du Louis XIV, et disant cavalièrement au public : « Le concert, c'est moi. » Pour la curiosité du fait je vous transcris ici un des programmes de ces soliloques :

1^o Ouverture de *Guillaume Tell*, exécutée par M. L. ;

2^o *Réminiscences des « Puritains »*. Fantaisie composée et exécutée par le même susdit !

3^o *Études et fragments*, par le même au même !

4^o *Improvisations sur des motifs* donnés, toujours par le même.

Et voilà tout. Ni plus ni moins. Seulement, durant les intervalles, conversations animées et enthousiasme s'il y a lieu.

A propos d'enthousiasme, je devrais bien vous parler au moins de Saint-Pierre. Cela est de rigueur quand on date de Rome. Mais, d'abord, je vous écris d'Albano, d'où je ne puis découvrir que la coupole, et ensuite ce pauvre Saint-Pierre a été tellement travesti, tellement enjolivé à force de guirlandes de papier mâché, de méchants rideaux d'alcôve, le tout en honneur des cinq ou six derniers saints que Sa Sainteté vient de canoniser, que je m'efforce d'en écarter le souvenir. Par bonheur, il n'y a pas eu de faiseurs de miracles à exalter au Colisée ou Campo Vaccino, sans quoi il eût été impossible de vivre à Rome.

Sauf événements, je compte toujours passer la fin de l'hiver prochain (mars et avril) à Paris. Me permettrez-vous alors de remplir tous les vides de ma correspondance, rue d'Anjou ? Je compte toujours sur votre amicale et indulgente bonté. Mais la pousserez-vous jusqu'à me donner signe de vie avant

la fin de mon séjour en Italie ? Je ne sais. En tout cas, les lettres adressées poste restante à Florence me parviendront jusqu'au 1^{er} septembre prochain.

La princesse de Belgiojoso à Liszt

Thick-Thorn House, Kenilworth,
Warwickshire, England, 19 juin 1839.

Votre lettre m'a fait un véritable plaisir et je crois que le meilleur moyen de vous le prouver, c'est d'y répondre sans délai. J'ai reçu votre lettre ce matin. Votre lettre de l'été dernier est demeurée sans réponse, je le confesse ; mais, d'abord, j'étais à cette époque si cruellement souffrante que je ne pouvais penser à rien ni à personne. La seule occupation qui eût pu m'être agréable eût été de faire mes paquets pour le plus grand des voyages. Dans ces entrefaites, je reçus votre lettre où vous me disiez un mal terrible de mes compatriotes, auxquels, dans ce moment, je me croyais attachée par un lien de plus, celui de notre commune admiration pour vous. J'en eus du dépit ; et plus encore, lorsque, à quelques jours de là, je retrouvais votre acte d'accusation rapporté textuellement et signé de vous dans la *Gazette musicale* (1). Je me sentis blessée doublement : pour mes compatriotes et pour moi, qui avais cru recevoir une lettre et qui n'avais peut-être reçu qu'une circulaire. En tout autre temps, je vous aurais écrit, quand même ce n'eût été que pour me plaindre, mais dans ce moment j'étais trop accablée d'ailleurs pour rien dire. Et je n'ai pas répondu, tout en regrettant la cessation d'une correspondance qui m'était très douce. Vous avez bien voulu borner la cessation à une interruption et, comme j'en suis charmée, je vous en remercie de cœur.

Vous m'avez adressé votre lettre à Paris et j'en suis bien loin. J'ai passé tant d'étés aux environs de Paris, soi-disant à la campagne, sans jamais y avoir trouvé le repos et la solitude que j'étais allée y chercher, que j'ai résolu de pousser plus loin mes recherches. J'ai loué pour six mois un petit château aux environs de Kenilworth et j'y ai transporté la colonie de la rue d'Anjou. Mon frère aussi est avec moi.

(1) Allusion à la *Lettre d'un bachelier ès musique*, de Liszt, sur l'état de la musique en Italie, et publiée dans la *Gazette musicale* du 28 mars 1839.

Trois de mes cousins parcourent l'Angleterre et je les accompagne quelquefois dans leurs excursions. Le reste du temps je le passe à l'abri des visites. Personne ne vient à l'impromptu passer la journée chez moi. Je ne cause plus ; je marche et je lis. J'ai (je crois) livré mon dernier combat à la délicatesse des jeunes années. Je viens, très rapidement et chemin faisant, d'amasser beaucoup de forces. Je peux marcher maintenant, passer des nuits en voiture et sécher mes habits sur mon dos quand une averse m'a surprise. L'apparence n'est pas encore bien robuste, et je suis plus *cire* que jamais ; mais qu'importe ?

Contre qui ai-je donc élevé un autel ? Contre la resplendissante comtesse (1) ? Contre les roulades et les airs de bravoure ? Contre personne, mon cher Liszt. J'ai tout bonnement fait exécuter de la musique ancienne et grave parce que je l'aime, et j'ai prié toutes mes connaissances mondaines de ne pas m'honorer de leur présence. Je crois que c'est ce qui les a attirées en foule. Toutes ces roses devaient avoir grande envie de bâiller au *Requiem* de Mozart. Enfin, elles n'en ont rien laissé paraître ; mais quand vous serez à Paris, ce que je désire extrêmement, si vous ne délaissez pas trop la rue d'Anjou, ce que j'espère, Mozart, Haydn, Haendel, etc., pourraient bien avoir tort, car j'aurai probablement celui de préférer ce que vous voulez bien appeler vos soliloques à tous leurs chefs-d'œuvre. Voilà ma lettre croisée à peu près illisible.

Adieu, écrivez-moi à l'adresse que je vous donne, et conservez-moi votre amitié en échange de la mienne.



La « resplendissante comtesse », comme la princesse Belgiojoso appelait Mme d'Agoult, n'éprouvait pas la même sympathie que Liszt pour la recrue un peu bruyante qu'il venait de faire dans le cortège de ses admirateurs. Elle n'a pas ménagé l'expression de sa mauvaise opinion sur la princesse toutes les fois qu'elle en a eu l'occasion et, notamment dans ses *Souvenirs*, elle en trace un portrait ironique et sévère où nous lisons en mode de conclusion : « Jamais femme à l'égal

(1) La comtesse d'Agoult.

de la princesse Belgiojoso n'exerça l'art de l'effet. Elle le cherchait et le trouvait en tout (1). »

On ne peut s'étonner que le goût de l'effet, incontestable chez la princesse de Belgiojoso, n'ait pas plu à M^{me} d'Agoult. Sa réserve de grande dame ne pouvait s'accommoder d'audaces dans les attitudes, qui lui paraissaient violer les règles d'une décente tenue. Dans la disparité foncière de leurs deux natures devait d'abord se trouver une raison d'éloignement réciproque du cœur et de l'esprit. Il en était une autre toutefois, et qui se laisserait facilement deviner si la correspondance échangée entre Liszt et M^{me} d'Agoult, dispensant notre imagination de tout effort, ne nous la révélait sans équivoque. C'était l'inquiétude jalouse qu'éveillaient dans le cœur de M^{me} d'Agoult les manifestations un peu tapageuses d'admiration que Liszt et la princesse se prodiguaient, et dont ils faisaient volontiers confiance au public.

Comment M^{me} d'Agoult, passionnément et exclusivement dévouée à Liszt à qui elle avait tout sacrifié, n'aurait-elle pas vu dans certaines allures une menace à son bonheur ? Comment son pessimisme, qui s'ouvrait facilement aux noirs pressentiments, n'aurait-il pas redouté une rivale en la princesse ? Comment, par suite, lui demander une sereine impartialité de jugement sur celle qui apporte le trouble dans sa vie, et que, d'ailleurs, l'opinion également sévère de tant d'écrivains célèbres et de contemporains notoires n'a pas davantage épargnée ?

Les deux dames ne s'étaient connues vraiment qu'à la fin de 1836, pendant le séjour que Liszt et M^{me} d'Agoult firent à Paris, à l'Hôtel de France. Les relations manquèrent sans doute de cordialité dès le début ; en tout cas, l'antipathie de M^{me} d'Agoult pour la princesse naquit vite, entretenue d'ailleurs par les commérages envenimés des amis. C'est au printemps de 1840 toutefois qu'elle en arriva à l'extrême, provoquant entre Liszt et Marie d'Agoult un petit drame dont on voit dans leur correspondance le clair reflet.

Liszt, après avoir terminé sa première tournée artistique en Europe, revenait à Paris au mois d'avril 1840. Il y retrou-

(1) Daniel Stern, *Souvenirs*, page 336.

vait M^{me} d'Agoult préparant dans une vie studieuse la carrière d'écrivain qui a donné de la notoriété au nom de Daniel Stern. Il y retrouvait son public enthousiaste, sa vie surexcitée de virtuose acclamé. Il y retrouvait aussi la princesse de Belgiojoso dont l'enthousiasme passé n'avait pas diminué, et encore moins le besoin d'en distribuer à son héros les effusions publiques et privées. Cet encens, agréable à Liszt, mais difficilement respirable pour M^{me} d'Agoult, ranima, exaspéra ses premières impressions mauvaises sur la tumultueuse princesse. Et c'est alors qu'à son sujet s'éleva entre les deux amants un dissentiment aigu.

Le premier écho s'en fait entendre dans la lettre-journal que M^{me} d'Agoult adresse à Liszt après son départ de Paris, en mai 1840. Elle affecte d'abord une indulgence apparente et résignée : « Elle (M^{me} de Montault) m'a beaucoup parlé de la Comédienne (1) par rapport à vous. J'espère que vous auriez été content de mes réponses. Elle disait avec plus d'énergie que je n'ai jamais osé vous le dire, ce qu'il y avait d'ignoble et de scandaleux à elle..., et moi je prenais le parti de la Comédienne ; je lui prouvais que je ne pouvais avoir l'ombre de jalousie, et que vous ne pouviez pas prendre une autre attitude dans le monde (2). »

Puis, c'est le commentaire de la visite que la princesse vient lui faire. La princesse a écrit dans ses *Souvenirs* qu'elle avait fait cette visite à la sollicitation de Liszt au moment où il quitta Paris. C'est fort possible. Du récit quelque peu discordant qu'ont fait de cette visite les deux interlocutrices, il apparaît du moins avec certitude que le succès a manqué à la tentative de Liszt. Le ton, particulièrement acerbe, de M^{me} d'Agoult dans la suite de son journal est significatif à cet égard. « La Comédienne sort d'ici, et je me hâte de vous dire mon impression, sans nulle réticence ni diplomatie. Je l'ai trouvée détruite de visage, presque laide, de maigre et chétive apparence, pas du tout grande dame, beaucoup moins spirituelle que je le pensais. Elle est restée une heure et n'a pas dit un mot un peu saillant ; un roulement d'yeux très affecté et très désagréable, et, par-dessus tout, répandant autour d'elle je ne sais quelle impression de faus-

(1) Surnom donné par M^{me} d'Agoult à la princesse.

(2) *Correspondance de Liszt et de M^{me} d'Agoult*, tome I, page 423.

seté et de méchanceté... Le grand grief des âmes sensibles, c'est votre attitude d'homme à bonnes fortunes... Balzac, au concert, a fait remarquer un fauteuil vide auprès de la Comédienne, et, faisant allusion à moi, a dit que cela lui rappelait le cadre de Marino Faliero sur lequel on a jeté un crêpe. Vous voyez que mon orgueil, si j'en avais un, serait un peu écorné, mais je vous ai toujours répété que je n'en avais point. Gardez mon amour si vous le pouvez ; il est à vous tout entier comme aux plus anciens jours. »

Liszt défend la princesse, se défend avec bonhomie. « Vous êtes bien sévère pour la princesse ; elle m'a toujours paru plutôt vraie et bonne que fausse et méchante. Du reste, je n'ai pas d'opinion arrêtée sur elle. Il m'a semblé qu'elle pouvait vous convenir comme relation et peut-être vous plaire comme personne. Elle a eu pour moi plus d'attrait que George (génie à part), et sa manière d'être elle me plaît (1). »

Mais la plaie est toujours ouverte au cœur de M^{me} d'Agoult. Elle saigne dans la réponse dure qu'elle fait aux paroles, qui voulaient être apaisantes, de Liszt sur la princesse et sur lui-même. « Quant à la fausseté, comment voulez-vous que je croie vraie une personne qui fait maigre, qui va prier dans son oratoire après le dîner, qui me dit qu'elle demande à l'abbé Cœur la permission de faire un mensonge, et qui se conduit comme elle l'a fait avec vous (2) ? »

À partir de ce moment, le drame perd son acuité, tout au moins dans le jeu épistolaire. La princesse n'est plus mentionnée, dans la suite de la correspondance de Liszt et de M^{me} d'Agoult, que très brièvement et à l'occasion d'événements indifférents à l'ancienne querelle. Les aigres controverses ne se reproduisent plus. Il fallait bien que M^{me} d'Agoult s'accommodât des amitiés dangereuses de Liszt ! Elle continua donc, sur un rythme évidemment très ralenti, ses relations avec la princesse.

DANIEL OLLIVIER.

(1) *Correspondance de Liszt et de M^{me} d'Agoult*, 10 mai 1840, tome I, page 428.

(2) *Ibidem*, page 434.